Case
FRC
19665

EXHORTATION

Prononcée dans l'Egliſe Cathédrale de Grénoble, par M. HÉLIE, Curé de S. Hugues.

Quare non mereat vultus meus, quia civitas Patris mei deſerta eſt?

Pourquoi mon viſage ne ſeroit-il pas triſte, la Ville de mes Peres eſt entiérement déſolée?

Eſdræ, ch. 2. v. 3.

C'EST Nehemie qui profere ces paroles; favori du Roi Artaxerxès, vivant dans une Cour ſuperbe & délicieuſe, comblé de richeſſes & d'honneurs; il apprend que la Ville de ſes Peres eſt ouverte de tous côtés à ceux qui ont juré ſa ruine, & que ſes Freres ſont retombés dans une captivité affreuſe; accablé de douleur, l'image de ſa Patrie déſolée, le ſuit par-tout. *Comment*, s'écrie-t-il, *mon viſage ne ſeroit-il pas triſte la Ville de mes Peres eſt entièrement déſolée.* Il quitte auſſi-tôt la Cour d'Artaxerxès; il arrive à Jéruſalem plein de confiance en Dieu; il conſole ſes Freres, il releve leur courage abattu, & par ſes ſoins & ſes travaux, la Ville de ſes Peres eſt rebâtie, & jouit bientôt de ſon ancienne proſpérité.

En vous racontant M F. l'hiſtoire de Nehemie; c'eſt du zele du bien public, du véritable amour de la Patrie, que je vais vous entretenir; lorſque nous vous parlons M. F. de la gloire future à

THE NEWBERRY
LIBRARY

laquelle vous êtes deſtiné, lorſque nous vous diſons que vous êtes les Citoyens des Cieux, vous ne nous écoutez pas, vous nous alléguez vos propriétés, vos femmes, vos enfants; eh bien c'eſt pour vos propriétes, vos femmes, vos enfants, que nous vous portons aujourd'hui la parole. Les gens de bien n'ont pas vu, ſans douleur, les mouvements dont cette Ville eſt malheureuſement agitée; c'eſt avec la perſuaſion de les réprimer, que nous paroiſſons aujourd'hui devant vous, nous eſperons vous en faire ſentir l'inconſéquence & le danger. Oui, M. F. depuis plus d'une année nous aggravons nos maux au lieu de les ſoulager; puiſſe le cri du bien public être entendu de tous les cœurs.

Nous n'avons point encore, comme Nehemie, à déplorer la perte de notre Cité, nos portes & nos murailles n'ont point été renverſées; mais le trouble eſt entré dans cette Ville, la fortune d'une multitude de Citoyens eſt menacée, le travail diminue & la faim approche de pluſieurs maiſons où régnoit l'aiſance & peut-être un luxe répréhenſible; celui qui ne ſouffre point encore de la miſere commune n'en eſt pas moins affligé, on voit ſur ſon viſage, comme ſur celui de Nehemie, la triſteſſe dont il eſt pénétré: *comment mon viſage ne ſeroit-il pas triſte, la Ville de mes Peres eſt entiérement déſolée.*

C'EST une vérité inconteſtable, répétée ſans ceſſe dans nos ſaintes écritures; que nos déſordres ſont la cauſe des maux qui nous affligent en cette vie. Dieu, placé au milieu de la nature, exerce ſes juſtices paſſageres ſur tous les hommes; c'eſt de ce tribunal qu'il découvre les iniquités de ſon Peuple, elles s'élevent de nos conſciences ſemblables à ces vapeurs ſombres & malignes, elles

forment ces triſtes orages qui promenent la foudre ſur nos têtes. Malheur à tous, dit Dieu par un Prophête, tu n'obſerve plus mes commandements; tu ſemeras & tu ne recueilleras pas, tu preſſeras l'olive & l'huile ne ſortira pas. Dieu tient entre ſes mains tous les maux ainſi que tous les biens; tantôt il frappe un ſeul homme, tantôt il frappe une nation entiere; il a des gouttes de fureur qu'il diſtille ſur un coupable, il a des fleuves de colere qu'il répand ſur toute la terre. Il n'en eſt pas de lui comme des Princes de ce monde; quand une grande multitude a commis le même crime, le crime reſte impuni, mais le nombre des criminels ne met point à l'abri de la juſtice de Dieu, il commande, quand il veut, à l'épée, de faire le tour de la terre. Goliath eſt mis à mort par la pierre lancée par le jeune David, Pharaon & toute ſon armée périt au milieu des eaux.

Si nos fortunes ſont ménacées, ſi le commerce languit dans toutes ſes parties, ſi le trouble déſole nos contrées, c'eſt le bras de Dieu qui s'appéſantit ſur nous; *væ nobis, quia peccavimus*, malheur à nous, parce que nous avons péché. En effet, M. F. nous ne voyons de toute part qu'un luxe effréné des mœurs corrompues; l'irréligion marchant d'un pas égal avec tous les vices; la parole de Dieu n'eſt plus écoutée, les Sacrements ſont profanés ou négligés, les Miniſtres & les choſes ſaintes inſultées, il n'eſt que trop vrai; la foi eſt preſqu'éteinte en Iſrael; ne ſoyons plus ſurpris de nos malheurs. Dieu, pour nous punir, n'a pas eu beſoin de bouleverſer la nature; des vents deſtructeurs n'ont point été les miniſtres de ſa juſtice, la terre n'a pas ceſſé de nous offrir ſes dons en abondance. Helas! notre punition eſt

terrible ; nous avons été livré, comme Pharaon, à notre aveuglement, à notre sens réprouvé. Déslors, nous n'avons eu que des idées confuses de la justice & de la vérité, toutes les autorités de la terre ont été méconnues, les pouvoirs ont cessés, les crimes se sont multipliés, les meurtres & les incendies n'ont plus excité l'horreur accoutumée ; on n'a pas craint de violer l'asyle de l'homme de bien, & la maison de l'homme charitable a été pillée, dévastée dans le temps même qu'il combloit le pauvre de ses bienfaits ; de proche en proche le désordre a gagné, les richesses & les places ont livré au soupçon ceux qui les possédoient ; on n'a parlé que de trahisons, de précautions à prendre, de perfidie, de trames à découvrir ; le mot Patrie s'est souvent fait entendre ; mais sous ce nom sacré on n'a pas craint de vouer à l'infamie & à la mort des hommes jusqu'à présent respectables & respectés ; la commotion a été générale, & le Citoyen obscur & paisible a tremblé pour sa propriété. N'en doutons pas, M. F. pour soulager nos maux il faudroit appaiser la colere céleste, il faudroit corriger nos mœurs & nous jetter dans les bras de la Providence.

Semblables aux Philistins, nous cherchons hors de nous la cause des malheurs qui nous affligent ; nous croyons la trouver dans ces esprits ambitieux & jaloux de dominer, dans ces hommes inquiets & avides de gloire ; ici, c'est la faute du chef qui commande, là, c'est la faute du subordonné qui désobéit ; nous accusons tour à tour les personnes en place de dureté ou de foiblesse, succombant enfin sous le poids de nos recherches, nous attribuons tout au hasard, comme si tous les maux, ainsi que tous les biens, n'avoient pas le même

principe, comme si tout ne répondoit pas à cette raison universelle & souveraine, qui conduit le monde ; comme si le hasard pouvoit avoir lieu dans le domaine de la Providence. Ne disons plus, M. F. c'est l'ambition de celui-ci, c'est la jalousie de celui-là, c'est l'entêtement d'un grand nombre qui maintient le désordre : Dieu n'ignore pas la cause de nos troubles & les moyens de les calmer. Encore une fois, corrigeons nos mœurs, & il brisera bientôt la verge dont il nous a frappé.

La résignation à la volonté de Dieu, la patience dans nos maux, le repentir de nos fautes sont bien convenables dans la position où nous sommes ; mais je manquerois le but que je me suis proposé, si je ne faisois mes efforts pour vous persuader la nécessité de la subordination & de l'ordre, vertus sans lesquelles il n'y a plus de bonheur & de paix sur la terre : il est impossible de compter sur un moment de tranquillité, tant que nous ne reviendrons pas sous les Loix de l'obéissance, tant que nous voudrons être juges des Commandements qui nous sont donnés, tant que nous ne mettrons pas la plus grande promptitude à les éxecuter. Si tous, dans une ville, commandent ; si chaque individu veut faire prévaloir son opinion & sa volonté, il n'y a plus de route tracée, plus d'ensemble dans les opérations, plus d'union dans la Société ; elle sera tourmentée par mille & mille mouvements contraires ; de cette contrariété d'opinions, naît ensuite l'humeur, la haine, la vengeance, le désordre ; enfin, tout ce que nous voyons.

Transportons-nous, M. F., aux temps qui ont précédé celui-ci ; examinons notre Ville, voyons ce qu'elle étoit il y a quelques années, relative-

ment à ſon commerce & à ſes reſſources ; elle abondoit en étrangers que leurs affaires, & plus encore, l'urbanité de ſes habitants attiroient dans ſes murs ; les Citoyens de toutes les claſſes s'eſtimoient, ſe chériſſoient, s'entr'aidoient mutuellement ; l'Artiſan vivoit en paix du fruit de ſon travail ; l'homme puiſſant protégeoit l'homme foible ; le riche ſoulageoit le pauvre ; le malheureux étoit aceueilli avec humanité : il faut en convenir ; nous avions de grands vices, mais c'étoit cependant là nos vertus. Grenoble étoit une des Villes dont le ſejour paroiſſoit le plus deſirable : & elle renferme encore dans ſon ſein une multitude de Citoyens que leurs affaires y avoient amenés, & qui s'y fixerent, vaincus, pour ainſi dire, par la douceur & l'honnêteté de ſes habitants.

Examinons la ſatisfaction actuelle de notre ville ; on s'obſerve, on ſe méfie les uns des autres ; chacun examine ſon intérêt, & veut le faire prévaloir ſur la choſe publique ; la ſociété générale ſe diviſe ; une multitude de partis oppoſés ſe forment chaque jour ; & comme il n'eſt point encore de baſe connue, on change ſans ceſſe d'opinion ; on dément le lendemain ce qu'on avoit ſoutenu la veille ; on ſe déſigne mutuellement par des noms injurieux ; la confiance, la bienveillance, l'amitié, la douceur, la charité, toutes les vertus paiſibles s'enfuient ; l'aigreur, la jalouſie, la haine, l'orgueil prenent leur place, & le trouble domine : les perſonnes riches raſſemblent leur fortune éparſe, la réaliſent, & vont chercher dans l'étranger la ſureté & la paix que leur patrie leur refuſe ; alors le Commerce, les arts & les métiers languiſſent ; les ouvriers ſont ſans ouvrage, & le beſoin commence à ſe faire ſentir.

Les Etats voiſins profitent des trouble de notre

beau royaume ; ils s'enrichiſſent par cette multitude de François qui en ſortent chaque jour ; notre monnoie roule actuellement avec la leur ; elle entre dans leur commerce. Ah ! M. F. ; ils ſe réjouiſſent de nos malheurs : ſi nous avions ſu nous préſerver des troubles qui ont parcouru toutes les provinces ; ſi, toujours ſoumis aux Loix, nous avions conſtamment reſpecté les autorités dont elles émanent ; ſi nous avions été tranquilles ; enfin, nous n'aurions par eu la douleur de voir nos riches citoyens s'éloigner de leurs foyers ; ils conſommeroient actuellement leurs revenus avec nous ; ils feroient travailler l'artiſan & ſoulageroient le pauvre. Il y a plus : en offrant un ſur aſyle dans nos murs, nous aurions arrêté les riches fugitifs des provinces ; les habitants même de la capitale, qui peuplent actuellement la Suiſſe & la Savoie, ſeroient au milieu de nous ; nous ſerions dans l'abondance : mais il eſt inutile de jeter des regards douleureux ſur le paſſé ; ſongeons à l'avenir, & prévenons, s'il eſt poſſible, de plus grands maux.

Des hommes mal-intentionnés ont voulu nous égarer, M. F. ; en arborant le pavillon de la liberté & de l'égalité ; c'eſt en donnant à ces noms ſacrés des interprétations fauſſes & inexactes ; c'eſt par des promeſſes menſongeres qu'ils ont exalté les imaginations, obſcurci les premiers principes. Sans doute, le plus précieux de tous les biens, c'eſt la liberté ; rien de plus beau qu'un peuple libre ſous l'empire des Loix ; mais la liberté ne fut jamais le pouvoir de faire le mal ; jamais il n'appartint à la liberté de s'emparer du bien d'autrui, de médire, de calomnier ſon prochain, la liberté ne fut jamais le pouvoir de mettre la diviſion dans une famille, le trouble dans une cité ; ce n'eſt pas la liberté, c'eſt la licence. L'homme vraiment libre eſt celui

qui fait sa volonté sans contrarier les Loix & les mœurs de son pays ; qui vit tranquille sous la protection de ces mêmes Loix ; sans craindre d'être ravi à ses foyers, à sa famille, sur une accusation vague & mal-fondée ; qui ne peut être puni que lorsqu'il est convaincu & légalement jugé : l'homme libre est celui qui est sur d'obtenir justice contre un Grand-Seigneur ; contre un homme riche, fût-il lui-même un simple particulier pauvre. Voilà la liberté que je réclame ; je la désire, je la veux ; elle est dans mon cœur, & mon dernier cri sera pour elle.

Il est bien difficile de comprendre ce qu'on prétend dire, lorsqu'on assure que tous les hommes sont égaux ; sans doute, aux yeux de Dieu il n'y a aucune distinction, aucune exception de personne. Au jour de son jugement, nobles, roturiers, riches & pauvres, savants & ignorants, nous paroîtrons tous avec nos seules actions ; les richesses, la naissance, le savoir & le génie ne feront pas de titres pour nous justifier : sans doute dans l'ordre de la nature nous sommes égaux, nous n'apportames tous, en naissant, que des soupirs, des cris & de larmes. Dans l'ordre social, il est des différences, des distinctions ; il faut des grands & des petits, des riches & des pauvres, sans quoi la société ne peut pas subsister. Ceux qui veulent confondre tous les états avec cette égalité mal entendue, n'ont pas sans doute consulté l'Evangile ; J. C. nous recommande de rendre à César ce qui est dû à César, de respecter les puissances ; voilà donc des puissances qu'il faut reconnoître ; il prescrit aux riches de faire l'aumône aux pauvres ; voilà donc des pauvres & des riches ; il recommande aux maîtres la bonté & la patience envers leurs serviteurs ; voilà donc des serviteurs & des

maîtres Nous ſommes tous égaux ; mais le fils dans ſon bas âge, n'eſt pas encore égal à ſon pere, il n'a ni ſon expérience ni ſes forces ; l'égalité ſociale eſt un être imaginaire. En effet, mes freres, pour être & demeurer dans cette égalité prétendue, il faudroit que chaque homme eût la même meſure de forces, de talents & de vertus. Suppoſons que les biens de la terre ſoient également partagés, l'égalité de ce partage ne peut pas ſubſiſter long-temps ; bientôt l'inégalité des fortunes ſeroit telle que nous la voyons aujourd'hui ; l'avare accumuleroit & groſſiroit ſa portion des débris de la portion du prodigue ; l'homme habile doubleroit ſa propriété par ſes calculs & ſa prévoyance, & l'homme borné & imprévoyant laiſſeroit bientôt échapper la ſienne de ſes mains. Je rougis de m'appéſantir ſur des vérités de ce genre ; mais depuis quelque temps on obſcurcit ſi fort les principes ; l'eſprit prodigue les ſophiſmes avec tant d'art & d'acharnement, qu'il n'eſt peut-être pas inutile de revenir aux premieres notions de la ſociété, & aux premiers éléments du catéchiſme. Ils ſont bien coupables ces commentateurs ignorants, de la liberté & de l'égalité ; ſi leur doctrine eût été ſuivie, la liberté ne ſeroit plus que la licence la plus effrénée, & l'égalité que le déſordre & le chaos. Les ſacrileges ! c'eſt, en répétant ſans ceſſe le mot de patrie, qu'ils ont voulu ſoulever ſes enfants contre-elle. A les entendre, les ſéditieux étoient des vrais patriotes, & les hommes tranquilles étoient des lâches & des traîtres. Chrétiens, la patrie eſt le pays qui vous a vu naître ; le patriote eſt celui qui aime & ſert ſon pays, chacun lui doit un tribut proportionné à ſes forces ; ſes talents, à l'état dans lequel il eſt né : laiſſons le ſoin de

gouverner à ceux que les talents, les connoiſſances l'éducation qu'ils ont reçu, rendent propres à cet emploi : pour nous, faiſons-nous un mérite de notre ſoumiſſion & de notre obéiſſance, & nous ſervirons vraiment notre patrie : le pere tendre, le fils reſpectueux, l'épouſe ſage, le citoyen laborieux, le vrai chrétien, voilà le bon patriote, je n'en connois pas d'autre. Ces prétendus patriotes, ces hommes inquiets & violents, qui donnoient le conſeil & l'exemple de la ſédition, ont bien fait du mal à cette ville; les perſonnes ſenſées ont remarqué qu'après chaque mouvement, le prix du blé augmentoit conſidérablement le prémier jour de marché; la raiſon en eſt bien ſimple : l'apport du grain étoit toujours moins conſidérable; le marchand craignoit de perdre ſa denrée dans un temps de tumulte, & il ne manquoit jamais de faire payer ſes craintes : mais le mal le plus réel, eſt celui que nous avons déjà indiqué, les émigrations fréquentes, des perſonnes riches hors du royaume; lorſqu'elles conſommoient leurs revenus dans cette ville, non-ſeulement les profeſſions utiles étoient en activité, mais encore les arts de luxe & de ſimple agrément; dans les métiers néceſſaires, il y a encore une ſorte de luxe; l'homme riche a des vêtements de toutes les ſaiſons que ſon inconſtance & ſon amour pour la nouveauté lui fait varier ſans ceſſe; les habitants aiſés de cette ville, que l'horreur du tumulte n'a pas encore éloigné, n'attendent que la premiere inſurrection, le premier mouvement pour ſe décider & choiſir une demeure paiſible; ſi l'amour de leur tranquillité l'emporte ſur l'amour de leur patrie; s'ils nous quittent enfin, qu'elle ſera la reſſource de tous ceux qui ne vivent que de leur travail; le Boulanger & le Tailleur ne

feront surement pas travailler le Sculpteur & l'Orfèvre, & les citoyens appauvris ne donneront pas de l'ouvrage à tous les ouvriers Maçons, Ménuisiers, Charpentiers & autres de ce genre ; que deviendront ils cet hiver ? Que deviendront leurs femmes & leurs enfauts ? Voilà encore de nouveaux pauvres à ajouter à ceux que nous avions déjà beaucoup de peine à soulager..... Mes freres, je ne dois pas craindre de vous découvrir la profondeur de la plaie qui s'agrandit chaque jour, nous avons dans cette paroisse plus de quinze cents pauvres auxquels nous fourniſſons des secours en pain & en viande ; ce sont les personnes riches & charitables qui fourniſſent à l'entretien du bureau de charité ; nous n'avons aucun revenu, le pain & la viande que nous distribuons tous les mois est le produit des charités de tous les mois ; cette source de bienfaisance qui se répand sur toutes les œuvres de cette ville, diminue d'une maniere sensible ; au premier mouvement elle tariroit totalement.

Quel étoit l'objet de tous ces rebellions dont nous avons été les témoins ; quel bien pouvoit on en espérer ? Chose étrange ! c'est la classe pauvre de la société qui s'agite & se tourmente, & les riches qui ont une propriété à surveiller, n'appetçoivent aucun ennemi qui puisse la leur ravir ; ils dorment tranquilles. A entendre ces esprits inquiets, on les trompe, on les trahit. Oú sont les traîtres & les trompeurs ? quel intérêt peut on avoir à les tromper, à les trahir ? que peut-on gagner avec un homme qui n'a aucune propriété, & un homme sans propriété qu'a-t-il à perdre ? Il est incroyable que des hommes qui n'ont aucun intérêt de se nuire, puiſſent se soupçonner ainsi ; que des citoyens qui,

jusqu'à préſent, s'étoient eſtimés chéris, puiſſent tout-à-coup ſe trahir & ſe craindre.

Qu'il étoit affligeant de voir des pertes de famille, ſans motif, ſans raiſon, perdre, dans ces commotions, des journées néceſſaires à la ſubſiſtance de leurs enfants! qu'il étoit triſte de voir des femmes ſortir de leurs maiſons, abandonner leur nourriſſons, oublier reſpect, décence & réligion; exciter, par leurs cris & leurs fureurs, les maris, dont elles auroient dû appaiſer les tranſports, ſe livrer à tous les emportements de l'ivreſſe, & commencer les plus grands troubles. Le ſpectacle le plus intéreſſant de la nature eſt celui d'une femme vertueuſe, douce & timide; ſes prieres & ſes pleurs ſont des armes toujours victorieuſes; une femme ivre eſt en colere, eſt un objet hideux & horrible. Qu'elle reconnoiſſent aujourd'hui qu'elles ont méconnu leur ſexe, qu'elles ont bleſſé les devoirs les plus ſaints; qu'elles ont agi contre leur véritable intérêt: puiſſent-elles ne pas éprouver encore tous les maux qu'elles ſe ſont préparées; que Dieu leur pardonne & leur inſpire des ſentiments de tranquillité & de paix.

J'aime à croire que la défiance qu'on avoit des troupes, ne ſubſiſte plus; elle ſeroit bien déraiſonnable; il n'eſt perſonne qui ne ſoit inſtruit que les troupes ne ſoient deſtinées pour repouſſer l'ennemi au dehors & maintenir la tranquillité au dedans; elles ſont dans les villes pour défendre les braves & honnêtes gens; les régiments que nous avons dans nos murs; doivent être généralement aimés; quel homme pourroit refuſer ſon eſtime & ſon attachement à la douceur, au courage, à la loyauté réunis.

Je reviens à vous, mes freres; un hiver cruel

approche, le nombre des pauvres s'acroît chaque jour dans une progreſſion effrayante, les reſſources deviennent rares, nos maux ſont très-grands, mais ils ne ſont cependant pas ſans remede. Commençons par invoquer la Providence, & méritons ſes bienfaits par la confiance que nous aurons en elle. Dans un déſert aride elle fit ſortir du ſein des rochers des eaux abondantes pour déſalterer le peuple Juif, elle fit tomber exprès du Ciel une manne pour ſa nourriture ; juſqu'à préſent elle a veillé ſur notre exiſtence & ſur notre conſervation ; rendons-nous dignes de ſes largeſſes, en corrigeant nos mœurs. Offrons le ſpectacle d'une ville paiſible, nous conſerverons les citoyens aiſés qui ne ſe ſont pas encore éloignés, & nous reverrons ceux qui ſe ſont ſéparés de nous ; l'amour de la patrie n'eſt pas éteint dans leurs ames ; c'eſt avec douleur qu'ils ſe ſont arrachés à leurs foyers ; à la premiere aurore de tranquillité ils rentreront dans l'habitation de leurs peres...Il y a ſeize ans que la providence m'a placé au milieu de vous ; je vous connois très-bien ; nous ne ſommes, les uns & les autres, ni des méchants ni des trompeurs ; dans ces temps orageux, des eſprits inquiets & turbulents nous ont agité, des livres incendiaires nous ont échauffé au lieu de nous éclairer ; nous nous ſommes mépris ſur nos véritables intérêts ; redevenons ce que nous étions autrefois, des hommes confiants & tranquilles. Reprenons les devoirs de notre état ; laiſſons l'étude d'une politique à laquelle nous ne pouvons rien & où nous entendons ſi peu de choſe. Abandonnons la lecture de toutes ces nouvelles qui ſe croiſent & ſe contrarient ſans ceſſe, & ne laiſſent dans l'eſprit que de l'ignorance & de la triſteſſe. En attendant la légiſlation qui nous

eſt promiſe, obéiſſons aux Loix que nous connoiſſons : j'ai cette opinion de vous, M. F. ; vous n'avez pas beſoin de Loix pour adorer Dieu & l'aimer ; pour aimer votre prochain & ne jamais lui faire ce que vous ne voudriez pas qu'on vous fît; vous n'avez pas beſoin qu'on vous faſſe un précepte de la paix ; la paix c'eſt la premiere penſée d'un eſprit droit & le premier déſir d'un cœur honnête.

Pauvres de J. C., mes bien aimés, mes infortunés freres, la compaſſion eſt dans mon ame; & mes reſſources ſont uniquement dans la Providence ; méritez-la auſſi par votre patience & votre réſignation ; n'oubliez pas que le pauvre, qui ſollicite l'aumône avec aigreur & dureté, ferme ſouvent le cœur & la bourſe du riche.

Telles ſont les réflexions que j'avois à vous préſenter, M. F. ; mon amour pour la vérité & mon attachement pour vous, me les ont dictées ; c'eſt dans cette ſource que je prendrai toujours mes exhortations auprès de vous ; quel que ſoient les événements de ce ſiecle, je ne me ſeparerai jamais de vous ; votre cauſe eſt la mienne ; votre ſort ſera le mien : ſi vous êtes heureux, je jouirai de votre bonheur : ſi vous êtes malheureux, je partagerai votre infortune ; je pleurerai avec vous. LA PAIX, mes chers Paroiſſiens, eſt un bien dont découlent tous les biens. Peres de familles, citoyens de toutes les claſſes, faiſons cauſe commune, & réuniſſons nos forces pour l'obtenir ; ne nous ſoupçonnons plus les uns & les autres ; nous étions tous amis avant ces troubles, nous les ſommes encore ; je ne connois qu'un ennemi dans notre ville, le méchant : fuyons ſon commerce ; ce n'eſt pas par la force qu'il eſt à craindre, c'eſt par la ruſe & la ſéduction. Défions-nous de l'homme oiſif qui

arrête l'homme occupé ſur les places publiques. Chériſſons l'intérieur de nos maiſons, qu'elles ſoient le ſanctuaire de la paix ainſi que de la vertu. Providence ! nous nous jettons aveuglement entre vos bras ; protégez-nous ; défendez-nous ; ſecourez-nous ; que le citoyen dorme en paix dans ſa maiſon ; que le pauvre ſoit ſoulagé, & que ces temps malheureux ſervent à notre pénitence & à notre ſalut. Ainſi-ſoit-il.

GRENOBLE,

CHEZ J. M. CUCHET, Imprimeur des Etats de la province de Dauphiné.

965

GRENOBLE,

Chez J. M. CUCHET, Imprimeur des Etats de la province de Dauphiné.